

Pèlerinage de Médan - 1996

Jean-Claude Le Blond-Zola

Dans un peu plus d'une année, nous célébrerons le centenaire de *J'Accuse* et un peu plus tard, celui de la mort d'Emile Zola. Nous le ferons avec la même ferveur que celle dont faisaient montre au début de ce siècle les amis du romancier qui avaient eu le privilège de le voir et l'approcher.

Est-ce le lien entre le passé et le présent que l'on a poursuivi lorsqu'on m'a prié de parler aujourd'hui, pensant que, peut-être pour les avoir entendus jadis, je saurais évoquer tous ceux qui prirent la parole sur ce perron ? Sachez-le bien, je n'ai qu'un seul mérite, celui d'avoir connu la veuve de Zola qui s'intéressait à moi et peut-être aussi d'avoir tenté, tout au long de ma vie, de servir le mieux possible la mémoire d'Emile Zola. Je remercie ceux qui m'ont conduit à cette tribune, un peu malgré moi, pour vous conter la longue histoire de notre Pèlerinage.

Le culte de la gloire prend des formes multiples en hommages et offrandes. L'exposition conçue et réalisée par ma fille Martine, qui vous est présentée dans nos murs, en révèle la grande variété, qui va des manifestations les plus modestes jusqu'aux marques les plus éclatantes d'admiration et jusqu'aux honneurs du Panthéon. Mais la plus saisissante de toutes ces démonstrations d'amitié et de vénération à l'égard d'Emile Zola et qui constitue la preuve palpable d'une gloire indéracinable, c'est bien dans le Pèlerinage de Médan que nous la trouvons.

En 1902, la disparition brutale de l'écrivain frappa ses amis de stupeur. Ravivant les passions de l'Affaire Dreyfus, ses obsèques furent tumultueuses. En 1935, ici-même, Jules Romains le rappelait, lui qui avait vu passer son corps accompagné par un peuple innombrable.

Fut-ce le besoin de retrouver vivant et debout, là où il avait vécu qui inspira à Maurice Le Blond, le plus jeune alors des littérateurs qui l'avaient approché et beaucoup aimé, l'idée de faire de sa propriété de Médan un lieu de rencontre où à l'automne de chaque année, l'espace d'un instant, ses amis auraient, en l'évoquant ensemble, l'illusion de sa présence ? Le projet plut à Alexandrine Zola, et, le 29 septembre 1903, eut lieu ce premier rassemblement dont la répétition d'année en année s'est prolongée jusqu'à nos jours.

Arrêtons-nous à ce Pèlerinage de 1903, marqué de tristesse. Le deuil dominait, avivé par la présence de la veuve entourée des deux orphelins, Denise et Jacques, tous trois vêtus de noir. La plupart des assistants avaient approché Zola. C'était un ami qu'on pleurait et ce fut un ami, le plus cher, le plus fidèle, Alfred Bruneau, qui parla, exhalant sa peine, inaugurant la longue liste des orateurs prestigieux de Médan. Maurice Le Blond était là, qui régentait son pèlerinage et vers qui allaient déjà les sourires des enfants de Zola.

Puis les ans se succédèrent. A chaque automne, on se retrouvait dans les jardins de Médan pour célébrer Zola en qui, peut-être, l'auteur de *J'Accuse* éclipsait celui des *Rougon-Macquart*. Les passions de « l'Affaire », mal éteintes, incitaient à vanter le héros plutôt que l'artiste. Le même public était présent, tandis que la propriété devenue trop lourde à gérer avait été donnée par Alexandrine à l'Assistance Publique qui y installa une maison de convalescence pour les petits malades de ses hôpitaux. Ce geste et son acceptation devaient sauver le domaine de Médan.

Le jour du Pèlerinage, on descendait du train à Villennes et l'on cheminait jusqu'ici en une course folle, les premiers arrivés récompensés par la satisfaction de pouvoir s'asseoir. Les autres, il faut bien le dire, les moins fringants, les plus vieux et donc les plus méritants étaient

condamnés à rester debout. Qu'importe ! On « pèlerinait ». Et c'était attendrissant, cet empressement, cette ferveur amicale pour un homme mort dont on se refusait à accepter le silence ! L'air était toujours serein, et souvent la pluie qui tombait depuis des jours et des jours s'interrompait un instant.

En parlant de cette journée, l'un d'entre nous disait : « Aujourd'hui, c'est la Saint Zola ! ». Une autre, mais beaucoup plus tard (n'est-ce pas Yvette Cario ? si longtemps gardienne de cette demeure), en un langage plus direct qui aurait plu à l'auteur de *l'Assommoir*, affirmait : « Aujourd'hui, c'est la fête à Zola ! ».

La guerre de 1914 mit fin à ces premiers Pèlerinages. La cassure dans notre histoire était si profonde que les amis de Zola, en 1919, se demandèrent s'il n'était pas dérisoire et fort aventureux de renouer avec un passé qui pouvait paraître bien effacé. Alexandrine en prit le risque et son optimisme eut sa récompense. En octobre de cette année-là, les fidèles de Médan revinrent en aussi grand nombre qu'autrefois pour entendre Henri Barbusse, l'auteur du *Feu*.

Nous inaugurons une nouvelle série de Pèlerinages qui devait s'étaler entre les deux guerres. Dans son discours, Barbusse en marquait à l'avance le caractère en ces termes : « A mesure que les jours s'écoulent, que la date où l'homme a disparu recule dans les lointains, la contemplation de ce qu'il a laissé devient plus sereine, plus haute et plus définitive. Du fond de ces années nouvelles, l'attachement se confirme et s'idéalise à la fois au poète et à l'apôtre. » C'était un appel à une admiration plus sage de l'écrivain et du citoyen, de *Germinal* et de *J'Accuse*. Pour affirmer la double mission dévolue aux admirateurs de Zola, à l'Association Emile Zola, disparue pendant la Grande Guerre, succédait la Société des Amis d'Emile Zola, dont les statuts affirment qu'elle garde un caractère essentiellement littéraire et artistique.

Tout au long de ces Pèlerinages, qui se déroulèrent de 1919 à 1938 – pèlerinages dont je me souviens bien, car j'en ai été, tout au moins à leur début, le spectateur le plus jeune et sans doute le moins attentif -, l'organisateur en demeurait Maurice Le Blond qui faisait tout, en s'acquittant des tâches les plus obscures et les plus rebutantes, l'animateur en était Marcel Batilliat, un beau poète, un bel écrivain. J'ai toujours à l'oreille sa voix chaude, émouvante et tendre. Il transcendait ces réunions et leur donnait couleur et flamme. L'éclectisme était notre règle. Si nous ne faisons pas de politique, nous écoutions venir jusqu'à nous la voix de nos orateurs, les rumeurs du temps. J'en citerai deux exemples ...

En 1924, Blasco Ibanès, l'auteur d'*Arènes sanglantes*, qu'on appelait « le Zola espagnol », chassé de son pays par la dictature, vint nous vanter ici nos libertés préservées. En 1935, Jules Romains rendant à Zola un hommage éclatant, se prit à évoquer le peuple immense qui déjà réclamait le Pain, la Paix, la Liberté. C'était surtout l'écrivain qu'on exaltait par la voix des grands noms d'alors. Victor Margueritte, Emmanuel Berl, Gaston Chéreau, Lucien Descaves, et même, mais ce fut en 1933, Louis-Ferdinand Céline.

Alexandrine nous avait quittés en 1925. C'étaient dès lors les deux enfants de Zola et de Jeanne, le docteur Jacques Emile-Zola et Denise Le Blond-Zola, qui présidaient nos réunions. Dans un climat doux et serein, la « Saint Zola » se poursuivait ...

Revint la guerre, la nôtre, plus horrible encore si possible que celle d'avant. Notre monde éclatait, avec la défaite, la retraite à pied devant les chars, le désespoir et la honte. Puis ce furent le crime, la lâcheté, mais aussi le courage.

La paix revenue, en 1946 plus encore qu'en 1919, alors que tout n'était que ruines, allions-nous revenir ici à Médan parler de choses anciennes, dès lors que tout était à reconstruire ? Ne rirait-on pas de nous ?

Ceux qui avaient créé et fait vivre ce Pèlerinage étaient morts, mon père, Maurice Le Blond, ma mère, et Batilliat, et tant d'autres ... Alors, excusez-moi de parler de moi-même ... Un jour, poussé par je ne sais quelle force et approuvé par Jacques Emile-Zola, je me rends au siège de l'Assistance Publique où je ne connaissais personne et où j'errai, dans de longs

couloirs déserts. On m'accueillit néanmoins avec une courtoisie devenue vite amicale. Et le miracle eut lieu en la personne de M. Binon, sous-directeur des Hôpitaux, qui voulut bien m'aider et accepta d'ouvrir pour nous la maison de Médan. Notre retour ici, après sept ans d'absence, fut digne du passé, car nous avions pour orateur Louis Aragon. Ce jour-là, tout le monde était debout : il n'y avait rien pour recevoir nos amis assemblés en un large cercle autour du perron. Il y a cinquante ans aujourd'hui, de cela ... Comme ce fut dur, au début, car nous n'avions rien pour nous que notre conviction et nous étions bien seuls, sans aucun moyen, sans aucune aide ! Nous présentions néanmoins chaque fois une « exposition », nom bien pompeux, qui consistait en l'apposition sur des tables recouvertes d'un papier transparent, ou sur les murs, de quelques documents tirés de nos collections et fixés à l'aide de punaises ou de trombones ! Il m'arrivait, la veille du Pèlerinage, tandis que le ciel se noircissait de nuages, de traverses de durs moments de doute. Heureusement, le lendemain, la « Saint Zola » chassait la pluie, amenant de Paris nos pèlerins.

Cependant, d'année en année, nous nous affirmions. La SNCF, la première, nous apporta son soutien, en acceptant d'arrêter un train à la halte de Médan, à l'aller et au retour. L'Assistance Publique nous ouvrait la maison, chaque année davantage. Lorsque celle-ci passa sous le contrôle du Centre Hospitalier Intercommunal de Poissy, ce dernier facilita notre tâche en nous fournissant sièges et sonorisation. Depuis que, fondé en 1985, le musée occupe les lieux, notre besogne est devenue bien aisée, et je remercie ses administrateurs (et en premier lieu Mme Marion Aubin et M. Georges Poisson), qui mettent la main à la pâte, dans la préparation de cette journée, et nous déchargent de beaucoup de nos soucis.

Emile Zola, à présent, appelle sur son nom, une admiration unanime. A lui viennent les hommages de tous les horizons. Aussi, à Médan, l'*éclectisme*, - et je reprends ce mot dont j'ai déjà usé - demeure et sera toujours notre loi. La simple énumération des personnalités qui sont venues parler ici en est la preuve la plus évidente.

Parmi les écrivains, nous trouvons Aragon et Edmonde-Charles Roux, mais aussi Maurice Druon et Jean d'Ormesson. Parmi les journalistes André Wurmser, mais aussi Françoise Giroud. Parmi les juristes et avocats, Robert Badinter, mais aussi Maurice Garçon. Parmi les hommes politiques, mais dont le talent littéraire est affirmé, je citerai enfin Maurice Schumann et le Président François Mitterand, à qui je fis connaître la pièce où *Germinal* fut écrit.

Dans notre exposition où tous ces orateurs sont évoqués, vous verrez aussi le visage de nos amis disparus : Armand Lanoux, l'auteur de *Bonjour, Monsieur Zola* ; Pierre Paraf, notre noble Président des années 80, mon grand ami, le soldat de Verdun, le vaillant combattant de la Paix, l'apôtre de l'amitié entre les peuples ; France Beck, la petite-fille de Mathieu Dreyfus et de Joseph Reinach, membre de l'héroïque et glorieuse famille d'Alfred Dreyfus, qui vient de subir une perte cruelle en la personne du docteur Etienne Lévy, grand résistant, grand médecin, petit-fils de Dreyfus ; Pierre Cogny, enfin, longtemps secrétaire général de notre Société, et qui fut pendant plus de vingt ans le présentateur avisé de nos orateurs. C'était un beau talent et un grand cœur.

Mais il faut conclure ...

Que dire de ce Pèlerinage, vieux de bientôt cent ans, qui disparut deux fois pour deux fois renaître ? Tout d'abord, son institution est unique, tout au moins par sa durée et la ferveur qu'on y trouve. Il a innové en montrant le chemin à d'autres manifestations du souvenir. Mais aussi, et son mérite est essentiel, en permettant aux amis de revenir chaque automne dans la maison de celui-ci, notre Pèlerinage y a maintenu la présence d'Emile Zola. En ce sens, nous y avons été aidés, par son actuel propriétaire, l'Assistance Publique que je veux remercier ici de tout cœur et je crois pouvoir le faire au nom de tous les miens. Elle nous a appuyés dans cette tâche de la mémoire et nous a autorisés (j'en rends grâce à M. Gabriel Pallez, alors son Directeur Général), à y ouvrir en 1985 notre musée.

Le Pèlerinage a constitué une longue chaîne de la fidélité dont chaque cérémonie était un des maillons et qui relie le Zola vivant de 1902 au Zola de 1996, revenu dans sa demeure. Ce sont les Alexandrine Zola, les Maurice Le Blond, Marcel Batilliat, Jacques Emile-Zola, Pierre Cogy qui, en se dévouant à cette institution et à son symbole, ont préparé le terrain au musée Emile Zola, qu'à présent notre ami Marion Aubin, secrétaire générale, anime de sa flamme. Celui-ci est vivant, soyez-en assurés ! Il est prospère, sa renommée s'étend. Il a l'avenir pour lui, parce qu'il porte le nom d'Emile Zola et que celui-ci est la plus glorieuse enseigne dont une noble entreprise puisse s'enorgueillir.

C'est sur cette note d'optimisme et d'espoir que je veux terminer. J'ai été long, j'ai été ennuyeux, mais c'était mon devoir de parler du passé, moi dont le passé s'étend déjà si loin.

Et puisque je suis appelé à m'en aller à mon tour, je me tourne vers les plus jeunes que moi et je leur demande de continuer notre œuvre, d'embellir encore notre maison et d'y célébrer toujours Emile Zola avec la même passion, la même tendresse que je l'ai fait moi-même.